

Compte rendu

Pierre Bergounioux, *Carnet de notes, 2016-2020*

Manet van Montfrans, Université d'Amsterdam 

RELIEF – Revue électronique de littérature française
Vol. 17, n° 1 : *La science-fiction et l'enseignement du politique*,
dir. Colin Pahlisch et Gaspard Turin, septembre 2023

ISSN 1873-5045, publié par Radboud University Press
Site internet : www.revue-relief.org

Cet article est publié en libre accès sous la licence CC-BY 4.0

Pour citer cet article

Manet van Montfrans, « Compte rendu : Pierre Bergounioux, *Carnet de notes, 2016-2020* », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, vol. 17, n° 1, 2023, p. 177-182. doi.org/10.51777/relief17716

Compte rendu

Pierre Bergounioux, *Carnet de notes, 2016-2020*, Lagrasse, Verdier, 2021.

MANET VAN MONTFRANS, Université d'Amsterdam

« Ve 1.1.2016. Debout à sept heures. La vallée est noyée de brume. Je transcris les quelques lignes où tient la journée d'hier et expédie les notes de décembre à Michèle Planel. » C'est ainsi que s'ouvre le cinquième tome du *Carnet de notes* de Pierre Bergounioux, couvrant les années 2016 à 2020. Les dernières lignes de décembre 2015 envoyées à son editrice chez Verdier, le diariste obstiné reprend « le crayon » le jour de l'an pour continuer à « garder trace du temps », tâche qu'il s'est imposée en 1980 et dont depuis il s'est acquitté sans interruption. Rien d'exceptionnel à noter le quotidien pour lutter contre l'oubli, mais pour Pierre Bergounioux l'enjeu est plus spécifique, ses contraintes sont rigoureuses, le résultat – quarante ans de vie évoqués au jour le jour en près de 5600 pages – est vertigineux.

Dès l'ouverture du premier *Carnet*, l'auteur relie la décision de tenir un journal au motif, bien connu des lecteurs de son œuvre, d'une vie scindée en deux parties : celle de l'espace et du temps de son enfance d'avant dix-sept ans, une vie vouée aux choses, immergée dans la sensation, et celle de « l'exil » dans la grande banlieue parisienne, la vie avec et dans les livres qu'il a choisie quand il a quitté la Corrèze, sa province natale. La décision prise, en 1966, à l'âge de dix-sept ans, lui a dicté de vivre le reste de sa vie en connaissance de cause, dictat désigné par la suite comme « la règle de fer » ou « la loi d'airain ».

Si l'absence de réflexivité est propre à l'enfance, Bergounioux l'attribue aussi au contexte géographique et social dans lequel il a grandi : celui des années cinquante et soixante à Brive-la-Gaillarde, sous-préfecture d'une contrée « arriérée », repliée sur elle-même, dont les habitants « ne semblent jamais avoir accordé d'importance à ce qui se passait au-delà du boulevard circulaire¹ », ignorant les profonds changements en train de se produire ailleurs. Pour comprendre la « petite patrie » qui l'a formé, et pour s'en détacher afin d'être au monde, dans son temps, il l'a étudiée de nombreux points de vue : géographique, géologique, sociologique, économique, historique, linguistique, philosophique, entomologique. Rarement un lieu d'origine aura été si systématiquement « épuisé ». Manque au tableau la psychanalyse. « Ce n'est pas » note-t-il dans le *Carnet de notes 2016-2020*, « dans la nuit intérieure que les ressortissants des provinces pauvres, périphériques, avaient quelque chance de trouver l'explication au mystère de leur condition mais dans la connaissance du dehors, du sol ingrat qui les portait, de l'absence de rente, de l'idiotie rurale qui s'ensuivait. Il va falloir reprendre au commencement à la faible lueur de la fin. » (p. 562-563)².

1. Pierre Bergounioux, *L'Orphelin*, Paris, Gallimard, 1992, p. 76.

2. Dans *L'Hôtel du Brésil* (Paris, Gallimard, 2019), Bergounioux s'explique, en tant que corrézien, sur son rendez-vous manqué avec la psychanalyse.

Pour le bourdieusard Pierre Bergounioux, tout individu est un sociogramme, déterminé par son origine, son terroir, sa classe. Dans ses *Carnets*, la part faite au subjectif, à l'intime, est relativement réduite. Si, de jour en jour, il note avec le plus grand soin ce qui lui arrive et ce qui l'occupe – naissances, décès, enseigner, écrire et lire, faire les courses, se déplacer – et s'il n'hésite pas à se plaindre de ses maux physiques, l'espace privé qu'il donne en partage est strictement délimité. Pas d'exploration de la « nuit intérieure », mais une mention détaillée des émotions et des hantises telles qu'elles se présentent au jour le jour dans la conscience. En ce qui concerne sa famille et ses amis, il s'en tient aux faits et aux gestes. A l'exception de Cathy, l'épouse adorée, les « personnages », parmi lesquels les deux fils et le frère, Gaby, restent pour le lecteur des figurants. Il apprend à les connaître par leurs comportements, mais l'accès à leurs pensées et à leurs rapports avec le diariste reste fermé.

Vers l'écriture littéraire

Le premier *Carnet de notes* (1980-1990) a précédé l'œuvre littéraire proprement dite. On peut y lire comment, après ses études, complétées en 1979 par une thèse de doctorat sur Flaubert (sous la direction de Roland Barthes), installé avec sa famille à Gif-sur-Yvette dans la banlieue parisienne, gagnant sa vie comme professeur de lettres dans un collège, Bergounioux cherche sa voie. Après l'échec de l'idéal marxiste embrassé dans les années soixante, il s'est détourné de la vie politique, le travail sur sa thèse lui a fait perdre le goût des études « théoriques » (sémiologie, linguistique), alors dominées par le structuralisme : « On s'en tenait strictement au texte, le langage se parlait seul, j'ai entendu, il est vrai, pareilles énormités. » (p. 121).

Dans ce vide intellectuel et existentiel, il aborde l'écriture de textes narratifs, non sans avoir longuement hésité. Tenir un registre de ses jours, dit-il dans un entretien avec Claire Chazal en 2021, l'a aidé à écrire le reste de son œuvre. En 1984, il initie avec *Catherine* une vaste chronique autobiographique comportant une série de récits de filiation – des enquêtes sur son ascendance corrézienne – remplaçant ainsi l'investigation de son *intériorité* par celle de son *antériorité* familiale. Cette chronique se clôt avec *Le premier mot* (2001), le récit de son entrée en littérature. Par la suite, il privilégie les textes réflexifs ou spéculatifs sous une variété de formes – enquêtes, essais, récits, chroniques, livres d'art, mémoires. Le résultat est une œuvre comptant à ce jour plus de quatre-vingts volumes aux genres pluriels et au style travaillé, savant, parfois ardu, couronnée à plusieurs reprises, notamment en 2021 par le Prix de la langue française, créé en 1986 par sa ville natale.

La table de peine

La publication des notes n'était pas prévue. C'est seulement en 2006 que le premier *Carnet* a paru, donc vingt-six ans après le début de ces inventaires quotidiens, et plus de dix ans après la publication des grands textes narratifs³. Organisés par décennies, les *Carnets* permettent

3. Parmi lesquels *La maison rose* (Paris, Gallimard, 1987), *L'Orphelin* (Paris, Gallimard, 1992), *La Toussaint* (Paris, Gallimard, 1994), et *Miette* (Paris, Gallimard, 1994).

de suivre d'année en année l'éclosion d'une œuvre multiforme qui se fait contre vents et marées. Les nombreux obstacles ne font qu'augmenter l'urgence de la tâche que l'auteur s'est imposée. La lutte est de chaque instant. Tout ce qui l'empêche de lire et d'écrire – obligations professionnelles et familiales, tâches ménagères, soucis de santé – est ressenti comme contrariant. Mais également sinon plus épuisant est peut-être le difficile travail de l'écriture à ce qu'il a l'habitude d'appeler sa « table de peine ». Jamais content de ce qu'il écrit, il accuse « la médiocrité irrémédiable, l'insuffisance essentielle de son esprit⁴ », ne reculant pas devant une autocritique sévère, hyperbolique. Mais : « C'est à la table de travail, à peiner, interminablement que je trouve une sorte de paix⁵ ». De semblables remarques se retrouvent de *Carnet en Carnet*.

Les connaissances accumulées par l'auteur en « exil » à son bureau l'ont à la fois éclairé sur les expériences de son enfance, mais l'en ont aussi éloigné. L'intermède, plusieurs fois par an mais toujours trop bref, des vacances passées en haute Corrèze, lui permet de retrouver pendant quelques semaines le bonheur du passé, du « temps d'avant », grâce aux activités en plein air – le travail du bois et du fer, la capture des insectes, la pêche⁶. S'il avait suivi sa « pente », il aurait passé sa vie en plasticien, au lieu de se tourmenter, reclus dans son bureau. Il s'en explique ainsi en 2021 :

La réflexion est une douleur. Penser est une souffrance. Un plasticien connaît des joies que ne procurent pas l'écriture ou la lecture. J'adore lire car quelqu'un d'autre s'est pris la peine d'interroger le monde ennemi et de lui extorquer le mot approprié. Lire est un délice tandis qu'écrire est une peine matinée de désespoir car on ne peut pas ne pas percevoir le gouffre entre tout ce qui environne l'esprit et la fragilité, la précarité⁷.

Cette humeur funeste, noire, une mélancolie opiniâtre, « reçue en héritage », et alimentée par les revers de la vie, est contrebalancée par un rapport vigoureux, combatif au monde, par une sorte de rage, de frénésie : hâte, urgence, tout noter, ne rien oublier, tout exprime un sentiment aigu, chronique de l'écoulement du temps. C'est une course contre la montre qui laisse fort peu de place à la détente.

Seules les rituelles notations quotidiennes du temps qu'il fait, du passage des saisons, introduisent un moment de repos, une accalmie. À la mi-mars, le premier merle est accueilli comme héraut du printemps, en avril les arbres boutonnants ravissent le promeneur solitaire, les peupliers « hissent leur voile », l'air est comme brodé de chants d'oiseaux, juin et juillet sont éclaboussants de lumière et de verdure. Août ne compte que les trop rares lueurs de quelques jours ensoleillés, septembre avec sa lumière oblique annonce le déclin. Puis vient la descente vers « le fond du gouffre », le solstice d'hiver, suivie d'une lente remontée. De temps

4. Pierre Bergounioux, *Carnet de notes, 1980-1990*, Lagrasse, Verdier, 2006, p. 928.

5. *Ibid.*, p. 200.

6. Activités évoquées dans respectivement *La Casse* (Saint-Clément, Fata Morgana, 1994), *Le Grand Sylvain* (Lagrasse, Verdier, 1993), *La Ligne* (Lagrasse, Verdier, 1997).

7. Claire Chazal, « Pierre Bergounioux : "L'écrit permet de fixer les contours de nos jours" », *Lire Magazine Littéraire*, avril 2021, p. 10.

en temps, la « longue nuit d'hiver » est vivifiée par une explosion de couleurs au lever ou au coucher du soleil. Très précises et infiniment variées, ces observations de la nature établissent un lien avec « le temps d'avant », « le temps sans le temps », l'immédiateté heureuse de l'enfance.

« Quarante ans ont passé »

Dans le cinquième tome des *Carnets de notes* (couvrant les années 2016-2020), le diariste presque septuagénaire, professeur à la retraite, écrivain consacré, grand-père, ne s'écarte pas de son habitude de noter quotidiennement son emploi du temps. Libéré de l'enseignement, il est pris par de nombreuses autres obligations, professionnelles et familiales. On lui demande incessamment « du papier », préfaces, postfaces, dédicaces, conférences, il se déplace fréquemment pour des services de presse, enregistrements à la radio, causeries, rencontres amicales. Sans oublier les soins de la maison et du jardin partagés avec sa femme, la garde de ses très jeunes petits-enfants, les fréquentes sorties pour enrichir ses collections de masques africains, de minéralogie et d'éditions originales. Visant à l'exhaustivité, les notes sont inévitablement répétitives : après avoir lu une centaine de pages, le lecteur connaît presque par cœur les itinéraires en RER, TGV ou en voiture, chaque fois consciencieusement notés, et si la longue litanie des encombrements routiers et des défaillances de la SNCF n'était pas si dissuasive, il pourrait se rendre de Gif à Paris ou à Brive sans utiliser son GPS.

Le temps qui lui reste, l'auteur le passe à (re)lire, extraire, et écrire. Pour lui, la littérature est un instrument de connaissance, le rôle du savoir est primordial. Les sciences humaines et sociales continuent à l'intéresser, innombrables sont les essais qu'il lit dans une sorte de boulimie encyclopédique : Weber et Durkheim, Elias et Bourdieu, Leiris et Descartes, Lévi-Strauss et Leibniz, Hegel et Kant, Schopenhauer, Sartre et Foucault, Michelet et Le Goff. Parfois il délaisse la confrérie savante pour des textes littéraires – Montaigne, Stendhal, Flaubert, George Sand, Pierre Loti, Stevenson, Tourgueniev, Proust, Faulkner, Woolf, Colette (« un délice »), etc. Sédentaire malgré lui, il aime beaucoup les récits de voyage.

Admiratif de la profondeur et de la richesse de ces intérêts, mais aussi légèrement abasourdi, le lecteur prend acte de ces lectures mais ne peut que lâcher le fil. Ces énumérations sans commentaires ni citations lui rappellent qu'il est devant un texte servant d'aide-mémoire à l'auteur qui analyse ses lectures ailleurs. Plus accessibles sont alors les évocations des textes en chantier dans lesquels Bergounioux retourne parfois au pays, « le petit monde [...] les premiers temps » (p. 657). C'est le souvenir des lundis d'autrefois à Brive où les vieux murs de grès, couleur sépia, suintent l'ennui⁸, ou bien celui du masque baoulé, découvert un premier janvier dans le buffet d'une vieille dame, qui sera à l'origine de sa passion de collectionneur pour les masques africains (p. 787).

Malgré cette vie qui est une victoire jour après jour contre l'adversité, la tonalité de ce cinquième *Carnet de notes* est souvent attristante. Le premier carnet était déjà assombri par le sort du beau-frère, mort dans le coma après une chute, et la perte du père ; le quatrième

8. Souvenirs de 'la pire journée' de la semaine réunis dans *Lundi*, Paris, Galilée, 2018.

par le décès de la mère bien aimée dans la nuit des attentats de novembre 2015, et par celui de l'ami d'enfance, Mitch⁹. L'auteur se montre encore plus que dans le passé préoccupé par sa propre fin. Souffrant de graves problèmes cardiaques, il craint que la mort ne vienne le surprendre avant qu'il n'ait pu accomplir la tâche qu'il s'est imposée : « comprendre le monde ». Le confinement au temps du Covid, décrété le 17 mars 2020, ne prête guère à une attitude plus optimiste mais ses sombres prémonitions sont plus anciennes et le hantent depuis qu'il a été atteint de terribles maux de gorge : « Depuis 1975, je vis dans l'attente de mourir », note-t-il dans le premier *Carnet*, « je me représente avec un grand luxe de détails le progrès du mal qui m'emportera. J'en connais les prémices et quelque peu au-delà¹⁰. »

Les grandes crises politiques et sociales ne sont pas analysées mais mentionnées avec un certain désintéret résigné. Pendant une rencontre avec son ami de toujours, Jean-Paul Michel, « c'est, un peu l'année 1965, l'exubérance adolescente, les grandes espérances qui affleurent sous l'heure triste, désenchantée, automnale où le temps nous a entraînés » (p. 742). L'espoir d'un monde meilleur qui les animait alors, s'est perdu avec la montée du néolibéralisme. Ni l'école, ni la politique, ne semblent pouvoir endiguer cette disparition des valeurs humanistes.

Le ton n'est pas seulement plus sombre mais aussi plus terne. À l'approche du troisième âge, ses forces diminuent : « Nous découvrons avec tristesse, dépit, désespoir, le pays de la vieillesse. » (p. 64). Même les occupations des loisirs ne parviennent plus à susciter l'enthousiasme. Les constats s'enchaînent : « Perdu l'envie de travailler le fer. [...] C'est mieux ainsi. Il serait terrible de partir avec encore, des vues, des projets, de l'espoir. » (p. 74). Fini la chasse aux insectes : « j'ai depuis longtemps cessé de pourchasser les insectes, les coléoptères du moins, après avoir mis la main sur la plupart de ceux qui peuplent nos latitudes » (p. 176) ; « Perdu la force d'agir, de vivre, presque. » (p. 793). L'auteur partage avec son lecteur l'expérience de cet essoufflement de l'élan vital qui est le lot du troisième âge.

Portrait d'un homme

Rédigés par un entomologiste de la vie quotidienne, les *Carnets de notes* constituent un document riche et passionnant. Ils évoquent la vie d'un homme de lettres qui, fidèle aux engagements de sa jeunesse, à « la loi d'airain », passe sa vie austère en greffier de ses jours et de son époque. De plus, il ne garde pas le savoir ainsi acquis pour lui-même, ou pour ses livres, mais, pédagogue généreux, interrompt sa vie d'ermite pour de multiples rencontres avec le public. Malgré leur monotonie, les notes sont mises sous tension par leur rapport dramatique au temps. Elles font du lecteur un témoin de la lente et difficile émergence d'une œuvre riche et diverse qui se situe par ses thèmes – la disparition de la société agraire traditionnelle et l'irruption de la modernité – à la charnière de la fin du xx^e siècle et des renouvellements du xxi^e siècle.

9. Amitié évoquée dans *C'était nous*, Paris, Gallimard, 1989.

10. Pierre Bergounioux, *Carnet de notes, 1980-1990, op. cit.*, p. 189.

Le portrait qui se dégage des *Carnets de notes* est celui d'un homme passionné, sensible, courageux, méthodique, écartelé entre son humeur « funeste » et une pensée bouillonnante. C'est précisément la coexistence de ces deux penchants contraires qui, malgré les mentions multiples de la mort imminente, rend la lecture de ces *Carnets* si vivifiante. Arrivé au seuil de la vieillesse, l'écrivain est tenté de s'avouer vaincu, de baisser les bras, mais chaque jour, il reprend son « crayon ». Prêt à relever le dernier défi. Le 30 décembre 2020, jour sur lequel se clôt ce cinquième tome des *Carnets*, la première jonquille fleurit.

Bibliographie

BERGOUNIOUX Pierre, *La maison rose*, Paris, Gallimard, 1987.

— *C'était nous*, Paris, Gallimard, 1989.

— *L'Orphelin*, Paris, Gallimard, 1992.

— *Le Grand Sylvain*, Lagrasse, Verdier, 1993.

— *La Casse*, Saint-Clément, Fata Morgana, 1994.

— *La Toussaint*, Paris, Gallimard, 1994.

— *Miette*, Paris, Gallimard, 1994.

— *La Linge*, Lagrasse, Verdier, 1997.

— *Carnet de notes, 1980-1990*, Lagrasse, Verdier, 2006.

— *Carnet de notes, 1991-2000*, Lagrasse, Verdier, 2007.

— *Carnet de notes, 2001-2010*, Lagrasse, Verdier, 2012.

— *Carnet de notes, 2011-2015*, Lagrasse, Verdier, 2016.

— *Lundi*, Paris, Galilée, 2018.

— *L'Hôtel du Brésil*, Paris, Gallimard, 2019.

— *Carnet de notes, 2016-2020*, Lagrasse, Verdier, 2021.

CHAZAL Claire, « Pierre Bergounioux : "L'écrit permet de fixer les contours de nos jours" », *Lire Magazine Littéraire*, avril 2021.